Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

16 | 2016

Accélération

L'Olivetti de Roland Barthes

Sur L'Âge des lettres d'Antoine Compagnon

Franc Schuerewegen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1139>

DOI : 10.4000/elh.1139

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2016

Pagination : 245-249

ISBN : 978-2-271-09325-7

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Franc Schuerewegen, « L'Olivetti de Roland Barthes », *Écrire l'histoire* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1139> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1139>

Tous droits réservés

L'Olivetti de Roland Barthes

Sur *L'Âge des lettres* d'Antoine Compagnon

Voici d'abord le canevas du livre, le *pitch*, si l'on veut. Antoine a conservé chez lui, dans une boîte à chaussures, une série de lettres que lui a expédiées, autrefois, feu son ami Roland. Celui-ci était de son vivant un intellectuel célèbre, les lettres ont donc de la valeur. Après avoir hésité à confier les missives à Éric (Marty), qui souhaite les publier, Antoine prend la décision de les déposer à la Bibliothèque nationale. Entre-temps, il aura eu l'occasion de se souvenir, entre autres, de l'Olivetti.

La « machine à écrire que Roland m'avait offerte quand je me suis mis à la dactylographie de ma thèse » est mentionnée la première fois à propos d'une chambre de bonne. La chambre est située au sixième étage de l'immeuble qu'habite Antoine et lui sert de débarras (« elle venait avec l'appartement¹ »). L'Olivetti est donc rangée là, avec les lettres. Nous apprenons qu'à l'occasion d'un déménagement Antoine a « descendu l'Olivetti dans la rue » et qu'il « le regrette encore ».

Antoine a donc gardé de Roland : 1/ certaines lettres manuscrites et 2/ une machine à écrire. Les lettres ont été conservées, l'Olivetti a disparu.

Il est de nouveau question de l'Olivetti page 55 et suivantes. Antoine se souvient des débuts de sa carrière universitaire. Jeune homme brillant, élève à l'École des ponts et chaussées, il a viré de bord et écrit maintenant une thèse en littérature :

J'avais achevé un premier jet, mais je ne possédais qu'une machine à écrire portative, une Hermès Baby que j'avais achetée deux ans plus tôt, pour taper mes premiers textes [...]. Elle n'était plus adaptée à présent que j'avais des prétentions plus professionnelles.

Roland sait le problème, et les ambitions, du jeune Antoine : « Nous en avons parlé, Roland et moi, au cours d'un dîner. » Mais comment donc travaille Roland, qui dirige la thèse d'Antoine ? Roland écrit lui aussi à la machine, mais non de la même façon :

Roland tapait lui-même tous ses textes sur une machine à écrire mécanique ; il en possédait une à Paris et une autre à Urt. Il rédigeait d'abord à la main, puis recopiait une fois au moins, de son écriture appliquée ; ses pages étaient assez aérées, ménageant de l'es-

pace pour qu'il pût faire des ajouts dans les marges, en haut, en bas, raccordés au texte par des accolades; quand il était prêt, il se mettait à taper, ce qu'il faisait à toute vitesse (j'ai plusieurs lettres relatant la frappe frénétique de son livre sur le discours amoureux). [p. 56]

L'Âge des lettres – le titre est un clin d'œil à Michel Leiris; *lettres*, en outre, doit être pris à la fois au sens postal et au sens de la discipline universitaire – peut être appelé un roman d'apprentissage, une histoire d'émulation. Disons un peu irrespectueusement: Antoine apprend à «taper» de Roland, qui, lui, «tape» déjà, et «frénétiquement»... Or l'élève finira bien vite par dépasser le maître...

Je raconte la suite:

Cédant aux sirènes du progrès, il [Roland] s'était bien décidé quelques années plus tôt à s'équiper d'une machine à écrire électrique, mais il n'était jamais parvenu à en maîtriser le régime et il avait vite renoncé à son emploi. Les touches démarraient comme une mitrailleuse quand il appuyait dessus et reproduisaient le caractère souhaité de façon incontrôlée. Cela l'avait exaspéré. Était-ce sa faute ou un défaut de la machine, il n'en savait rien. Cette mésaventure, je l'avoue, me parut inconcevable. [p. 56-57]

Roland avait donc, si je suis bien, trois machines à écrire, deux mécaniques, une à Urt, une autre à Paris, puis une machine électrique, à Paris. C'est l'électrique qu'il ne parvient à manipuler. Son élève, si. On note que l'inaptitude du maître à utiliser la machine électrique est d'autant plus surprenante que, selon le même Antoine, Roland tapait vite et «frénétiquement». On ne peut donc

réduire cette histoire à un simple conflit des générations: les vieux ne savent pas manipuler les objets «modernes», les jeunes, si. Les choses ne sont pas si simples. Roland est un excellent dactylographe, bon pianiste par-dessus le marché, on nous le dit. Toujours est-il que la machine qu'il a achetée est trop sophistiquée pour lui. Pour apprivoiser la bête, il faut un dactylographe autrement plus habile. Le vaillant chevalier s'appelle ici Antoine. «Cette mésaventure lui parut inconcevable.» Je comprends par là: Antoine tape plus vite que son ombre, et l'ombre d'Antoine est Roland...

On enfonce le clou: «Cette incompatibilité d'humeur entre Roland et sa machine reste en tout cas pour moi un petit mystère.» Relevons le sous-entendu. Roland et Antoine sont tous les deux confrontés à un «mystère», mais il ne s'agit pas du même dans les deux cas. Pour Antoine, tout est simple dans la machine, et il ne comprend pas en quoi son ami et mentor Roland a pu éprouver des difficultés de maniement. Faut-il en déduire que Roland n'est désormais plus le *maître ès écritures*, que le maître, dorénavant, s'appelle Antoine? Oui, il le faut...

Roland finit d'ailleurs par lui-même admettre cette triste vérité, car il se déclare incompetent et offre sa machine à l'élève Antoine: «Toujours est-il qu'il m'offrit aussitôt de passer chez lui et de le débarrasser de cet appareil endiablé, en espérant que je dominerais mieux que lui ses impétuosités» [p. 57]. On note le verbe «dominer»... *Libido dominandi, libido scribendi*. L'apprenti va fantasmatiquement évincer le maître, et son texte se lit comme une confession.

On assiste ensuite à une scène de passation des pouvoirs. Nous sommes rue

Servandoni, au «grenier» où travaille Roland. L'Olivetti est posée sur une table, elle attend son nouveau propriétaire. On appelle un taxi pour transporter le monstre au domicile d'Antoine. Celui-ci est tout content, il jubile, il pourra maintenant finir sa thèse :

Or je n'ai jamais reçu de ma vie cadeau plus précieux. J'arrivais à la Fondation Thiers; j'avais devant moi trois années de liberté pour apprendre à écrire, pour m'essayer à une vie de recherche, et Roland me mettait le pied à l'étrier. [p. 57-58]

Il y a dans le texte une double allégorie, explicite et implicite. La machine à écrire allégorise – explicitement – l'art d'écrire. Le maître donne la machine à l'élève; le maître apprend à écrire à l'élève, etc. Mais on peut aller plus loin: le maître ne maîtrise pas la machine, l'élève la maîtrise mieux que lui; le maître est donc forcé d'abandonner sa machine et de la léguer à l'élève, car lui-même est désormais dépassé par celui qu'il a contribué à former. C'est là, donc, la leçon implicite.

Nous assistons à ce moment, toujours fantasmatiquement, au devenir-Roland d'Antoine :

Roland ne se débarrassa pas d'un objet indocile et superflu; il me mettait en demeure d'appriivoiser son Olivetti afin de lui faire rendre des textes dignes de sa générosité.

Cette machine eut toujours pour moi une valeur symbolique incommensurable. Pour moi elle avait une âme, elle me tint la main. [p. 58]

Admirons la prouesse. Le jeune et fougueux Antoine n'a aucun mal à se

servir d'une machine pourtant diabolique. Chez lui, aucun problème de maîtrise; ça *tape*, et ça *tape* fort :

Son Olivetti [...] me servit fidèlement pendant une douzaine d'années, sans jamais me trahir, obéissant au doigt et à l'œil, sans jamais partir comme une arme à feu quand j'effleurais l'une de ses touches. [p. 58-59]

Le narrateur écrit: «sans jamais partir comme une arme à feu». Il ne se sert donc pas de la machine *comme* d'une arme. Il n'empêche que l'on comprend aussi qu'un tel usage est en principe *possible* et que c'est bien ce que craignait Roland, pour qui l'Olivetti ressemble un peu trop à une *véritable* «mitrailleuse»; c'est pourquoi il n'en veut pas, ou plus. Oui, la machine à écrire est *aussi une mitrailleuse*, qui d'ailleurs, cette fois, obéit parfaitement à son utilisateur. L'Olivetti est devenue une machine à tuer! Devinez qui la machine, grâce à laquelle Antoine a appris le métier d'écrire, va tuer? Bien sûr, l'Olivetti, ayant appartenu à Roland, la machine devenue une arme dans les mains d'Antoine, finit par être l'arme avec laquelle le même Antoine parvient à liquider son vieux maître...

On pense que j'exagère, que je fais du *postextuel*. Je proteste. Tout cela est dans le texte :

Roland était mort. Chaque fois que je m'asseyais devant l'Olivetti, les jambes serrées sous l'étroit bureau de dactylo, je repensais à ce que je lui devais, à mon obligation à son égard. Cette machine incarnait ma dette, mais celle-ci était bien plus vaste et intangible. [p. 60]

Plus loin :

L'Olivetti de Roland [...] lui appartenait ; il me l'avait confiée pour que je fasse des livres à mon tour ; il me l'avait remise parce qu'il avait eu confiance en moi et qu'il avait jugé que je saurais en faire un bon usage, ou du moins que je la domestiquerais mieux qu'il n'y était parvenu. [*ibid.*]

La fin du récit apporte des précisions supplémentaires. Barthes est mort, son corps enterré. Il faut donc maintenant, en outre, faire disparaître la machine, comme quand l'assassin jette l'arme du crime dans une poubelle. On nous explique aussi comment cela se fait. Changement de décor. Ceci se passe au début des années quatre-vingt. Nous sommes à l'époque du traitement de texte. Antoine a séjourné aux États-Unis, où il a découvert, un des premiers, la nouvelle technologie. Tel un autre Christophe Colomb, il la ramène en Europe, et l'Olivetti ne lui est donc plus utile : « J'ai descendu la machine dans la rue ; je l'ai mise aux ordures. » « Mise aux ordures. » La phrase est violente. Si la machine incarne la « dette » qu'a contractée le narrateur envers son maître, elle représente aussi métonymiquement le corps de ce dernier. Barthes « mis aux ordures » ? Étrange et inquiétant *compagnonnage*, s'il est permis de s'exprimer ainsi...

Un remords prend l'assassin : « Je suis redescendu une heure ou deux heures après, elle avait été emportée ; un chiffonnier s'en était emparé sans en connaître le prix » [p. 60]. Mais le remords est vite surmonté. Antoine, le *killer*, n'a pas d'états d'âme et prononce : « Il est absurde de s'attacher à des choses. » En somme : il a bien fait, son geste était nécessaire.

Venons-en au bouquet final. Antoine est devenu Roland, il n'y a *plus* de Roland, plutôt une sorte d'entité double : Antoine-Roland, qui est aussi la voix narrative dans le livre. Antoine-Roland continue son histoire d'une amitié en se rappelant une exposition qu'il a visitée, après la mort de son mentor : « Je me rendis à une petite cérémonie organisée par l'Imec, institut qui recueille les archives des écrivains contemporains, à l'occasion du dépôt des manuscrits de Roland par son frère Michel. » Soudainement, il est bouleversé :

Je consultais les quelques documents exposés dans les vitrines quand je fus soudainement pétrifié par un texte comme s'il y avait erreur et qu'il était de moi, comme si j'avais rencontré mon double ou perdu mon ombre. C'était l'un des rares articles que Roland avait dactylographiés sur son Olivetti. Je ne la possédais plus, je ne l'avais plus employée depuis des années, mais j'identifiais encore ses caractères à mon écriture [...]. Je me retrouvais devant un texte de Roland comme si j'en étais l'auteur, et j'avais jeté sa machine, le plus beau cadeau qui m'ait jamais été fait. [p. 60-61]

Je conclus, provisoirement. La mort de l'auteur de « La mort de l'auteur » a beaucoup fait rêver les commentateurs. Elle est même devenue un objet de fiction. Il y a une logique à cela. Dans le fameux article de 1968, Barthes, en quelque sorte, nous met lui-même la puce à l'oreille. On glisse alors facilement vers le scénario policier. Thomas Clerc publie en 2010 *L'Homme qui tua Roland Barthes* (Gallimard, coll. « L'Arbalète »). Laurent Binet vient d'écrire un magnifique polar où

l'on imagine Barthes assassiné par la *camorra* bulgare parce qu'il aurait découvert la «septième fonction du langage»; elle fera élire Mitterrand en 1981 (Grasset, 2015). Antoine Compagnon, quant à lui, publie un livre de souvenirs, *L'Âge des lettres*. Je prétends, moi, que *L'Âge des lettres* est aussi un polar, du même genre que celui de Laurent Binet. Je ne crois pas qu'on ait besoin d'une lecture «freudienne» pour en arriver à cette conclusion. L'auteur du livre l'a voulu ainsi, et il assume son propos.

Barthes raconte, dans *Roland Barthes par lui-même*, comment il a gardé

longtemps, dans un tiroir, un morceau de côte qu'un chirurgien, au cours d'une opération, lui avait enlevé, puis restitué, enveloppé «dans un peu de gaze». Quand la relique cesse d'être précieuse à ses yeux, Barthes s'en débarrasse, balançant «la côtelette et sa gaze, du haut du balcon²». Le narrateur de *L'Âge des lettres* fait allusion à ce passage, clamant son innocence: «Du moins, je n'avais pas lancé l'Olivetti par la fenêtre. Elle aurait pu tuer un passant» [p. 61]. Nous ne sommes pas dupes. Non, cet homme n'est pas innocent. *Elle aurait pu tuer un passant*. C'est un autre aveu.

Notes

¹ Antoine COMPAGNON, *L'Âge des lettres*, Gallimard, 2015, p. 13.

² Roland BARTHES, *Œuvres complètes*, Éd. du Seuil, t. III, 1995, p. 141.